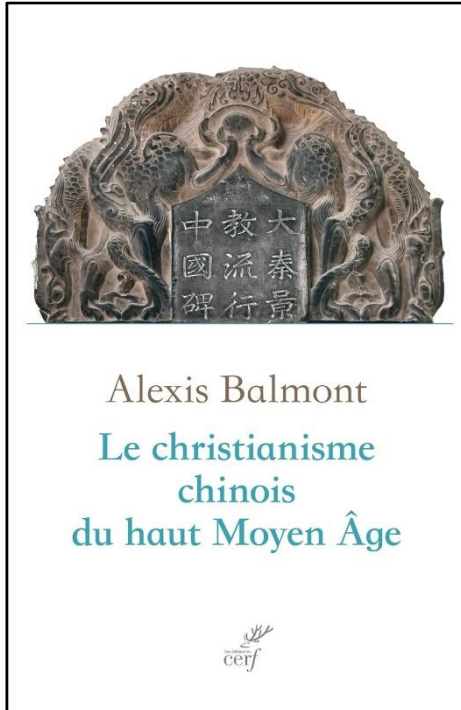


**Académie des Inscriptions et Belles-Lettres**  
**Hommages déposés lors de la séance du 11 avril 2025**

---

**Franciscus VERELLEN, avec les ajouts de Frantz GRENET**



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son éditeur, l'ouvrage d'Alexis Balmont intitulé, *Le christianisme chinois du haut Moyen Âge : Recherche historique, philologique et théologique sur les textes chrétiens chinois du VIIe au Xe siècle*, Les éditions du Cerf, 2025, 691 p.

La présence d'une communauté chrétienne en Chine sous les Tang (618-907) est bien connue en France grâce à la publication posthume de la traduction « Inscription nestorienne de Xi'an » réalisée par Paul Pelliot, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres entre 1921-1945. La stèle monumentale portant cette inscription en chinois et en syriaque est intitulée « La propagation de l'Enseignement lumineux de Da Qin dans l'Empire du Milieu ». Sous les Tang, « Da Qin » désignait le monde gréco-romain, ou bien l'Empire byzantin ; « Enseignement lumineux » (*jingjiao*) faisait référence au christianisme syro-oriental. Érigée en 781, la stèle disparut au cours du IXe siècle, sans doute dans

le contexte de la proscription des églises étrangères décrétée en 845. Lorsqu'elle fut exhumée en 1623, le témoignage de la présence de chrétiens à la capitale des Tang qu'elle véhiculait fit sensation au sein de la mission jésuite en train de s'établir sous la Chine des Ming. Depuis lors, tant l'origine que l'enseignement de cette communauté primitive n'ont cessé de susciter un vif intérêt en Asie et en Europe.

Au début du XXe siècle, la découverte de la grande cache des manuscrits médiévaux de Dunhuang, dont plusieurs hymnes liturgiques et traités théologiques chrétiens, vint conforter l'authenticité de la stèle de Xi'an. Le livre d'Alexis Balmont, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'École pratique des hautes études en 2024, présente l'intégralité des sources lapidaires et manuscrites connues à ce jour ayant trait aux pratiques et croyances des syro-chrétiens en Chine médiévale. L'auteur est un jeune prêtre de la Société des Missions étrangères de Paris ayant antérieurement entrepris des études d'ingénieur à l'École Centrale de Paris, puis de théologie au Collège des Bernardins et d'exégèse à l'Institut Biblique Pontifical de Rome.

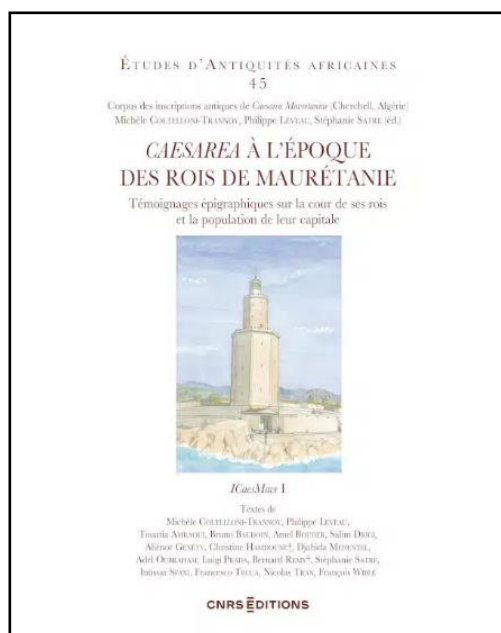
La première partie de l'ouvrage, intitulée « État de la recherche », est consacrée à l'histoire de la propagation du christianisme syro-oriental (chapitre 1<sup>er</sup>) et aux sources chinoises (chapitre 2-3). Les missionnaires syriaques atteignent la Chine par plusieurs chemins, à travers la Mésopotamie, l'Empire sassanide, la Bactriane, la Sogdiane et les routes commerciales traversant l'Asie centrale. Si le syriaque est initialement conservé comme langue liturgique, les manuscrits chrétiens empruntent aussi des langues locales, notamment le sogdien (*on peut signaler à ce propos que le rôle de l'évêché de Samarkand comme base missionnaire vers l'Est est maintenant mieux mis en lumière grâce à de nouvelles découvertes archéologiques et épigraphiques: voir notamment B.Ashurov, "Inculturation matérielle de l'Église d'Orient en Asie centrale: témoignages archéologiques", dans P. G. Borbone et P. Marsone (dir.), Le*

*christianisme syriaque en Asie centrale et en Chine, Paris, 2015, p. 161-183, ouvrage du reste mentionné ici).* Outre deux inscriptions – celle sur la stèle de Xi'an et une autre sur un pilier funéraire découvert à Luoyang en 2006 et daté de 814 – sept manuscrits se réclamant de la grotte Mogao à Dunhuang contiennent huit textes distincts. Il convient de noter que seule la moitié d'entre eux sont indiscutablement authentiques : deux textes inscrits sur le même manuscrit P. 3847 conservé à la Bibliothèque nationale de France, à savoir le Gloria « Hymne à la Trinité » (*Jingjiao sanwei mengdu zan*), et la Litanie des saints « Hymne aux vénérables » (*Zunjing*) ; ainsi que deux textes provenant de la collection du bibliophile Li Shengduo (1858-1937), conservés aujourd'hui à la bibliothèque Kyōu Shooku au Japon, à savoir le « Livre de la béatitude » (*Zhixuan anle jing*) sur les voies du salut et le « Livre de l'origine » (*Xuanyuan ben jing*), traitant de Dieu créateur du monde. Ce dernier texte se trouve également gravé sur le pilier funéraire de Luoyang.

La deuxième partie étudie la théologie qui sous-tend ces textes. Les noms chinois pour désigner Dieu (Elohim – Aluohe), Messie (Mishehe) ou Jésus (Yishu) sont transcrits du sogdien ou du syriaque. Un grand nombre de termes sont empruntés au vocabulaire religieux du taoïsme (« unique esprit » pour Dieu, « Trois-Un » pour la Trinité), à celui du confucianisme (« père souverain » et « prince » pour le Père et le Fils), ou encore du bouddhisme (« les vénérables » pour les saints). *Cependant, concernant la stèle de Xi'an, Alexis Balmont mentionne (sans véritablement prendre parti) l'interprétation de Michel Tardieu, divergente par rapport à l'opinion établie depuis les débuts de son étude: selon lui les doctrines concurrentes auxquelles il est fait allusion seraient, outre le manichéisme, non pas les bouddhistes et les taoïstes mais les marcionites et les messaliens, selon un schéma hérésiologique hérité et qui n'avait plus de sens en Chine à cette époque.* L'œuvre du Créateur est assimilée à « l'action sans agir » de la Voie, faisant écho au *Laozi*. Certains passages portent sur la christologie, l'incarnation ou l'identité du Messie, tandis que d'autres abordent la question de l'homme dans le projet de Dieu, la nature du péché, et le salut.

La dernière partie comporte l'édition et la traduction du corpus intégral des textes associés aux chrétiens syro-orientaux en Chine, y compris une nouvelle présentation de l'inscription de Xi'an ainsi que les quatre textes aujourd'hui écartés par les spécialistes chinois comme étant des faux. L'auteur estime qu'au moins deux d'entre ces derniers, le *Yishen lun* (collection Tomioka Kenzō) et le *Xu ting Mishisuo jing* (collection Takakusu Junjirō), charrient suffisamment d'éléments authentiques pour être pris en compte dans son étude théologique, bien que leur contenu et leur vocabulaire suscitent maints doutes. L'éminent codicologue des manuscrits de Dunhuang Rong Xinjiang et l'historien des religions médiévales Lin Wushu ont pourtant tranché le fait que ces deux textes, pourvus de sceaux et colophons falsifiés pour brouiller leur provenance, ne sont que des assemblages modernes de fragments de textes chrétiens circulant en Chine au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ou des contrefaçons imitant de tels écrits, présentés comme manuscrits de Dunhuang du VII<sup>e</sup> siècle (Voir la synthèse de leurs recherches in Rong Xinjiang, « The authenticity of some *jingjiao* texts from Dunhuang », in *The Silk Road and cultural exchanges between East and West*, Brill, 2023, p. 542-572).

L'ouvrage d'Alexis Balmont a cependant le mérite de présenter pour la première fois au lecteur français le dossier exhaustif des documents ayant trait au *jingjiao* sous les Tang. L'auteur vise de plus d'apporter à l'analyse des deux textes contestés quelques arguments en faveur de leur intérêt, fondés sur une appréciation de leurs « sensibilités théologiques internes », fort de sa formation exégétique et théologique, notamment en christologie, l'élément distinctif de la doctrine des syro-chrétiens en Chine. Ce faisant, l'auteur ne répond pas à la préconisation de Rong Xinjiang, celle d'entièrement réécrire l'histoire des *jingjiao* à la lumière des seules sources incontestables. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, au nom de ses auteurs, M<sup>mes</sup> Michèle Coltelloni-Trannoy, Stéphanie Satre et M. Philippe Leveau, l'ouvrage intitulé *Caesarea à l'époque des rois de Maurétanie. Témoignages épigraphiques sur la cour de ses rois et la population de leur capitale*, (Études d'Antiquités africaines, 45), CNRS Éditions, Paris, 2024, 379 pages. Il s'agit du premier volume du corpus des inscriptions antiques de *Caesarea Mauretaniae* (Cherchell, Algérie).

On connaît le statut très particulier du royaume de Maurétanie, créé en 25 av. J.C. par Auguste qui, réunissant Numidie et Maurétanie, place à sa tête Juba II ; il disparaît en 40 avec l'exécution de Ptolémée, le fils du précédent, par Caligula. On connaît aussi le brillant développement, en particulier culturel, de ce royaume protégé sous le premier souverain et son épouse Cléopâtre Séléné, qui refondent leur capitale,

*Iol*, sous le nom de *Caesarea Mauretaniae* : des restes monumentaux et un très riche ensemble de sculptures souvent de haute qualité (on pense notamment aux portraits de Juba II), naguère magnifiquement publiées par notre collègue Christa Landwehr, en témoignent.

Dans ce premier volume des inscriptions de Cherchell (*ICaesMavrI*), une des villes qui en a livré le plus grand nombre en Afrique (1085 au total), les éditeurs, contrairement aux habitudes, ont choisi de regrouper les textes de cette période, qui nous informent sur les souverains, leur cour et l'ensemble de la population : 189 inscriptions en latin, en grec, en punique ou en néo-punique – il y a même deux inscriptions en hiéroglyphes, sur deux statues en diorite que vraisemblablement la reine avait fait venir d'Égypte, l'une du pharaon Touthmosis I, l'autre du grand prêtre Padibastet. Une inscription en libyque toutefois ne provient pas directement de Cherchell.

Le corpus de ces inscriptions s'accompagne d'un projet de publication numérique – « EpiCherchell » – un outil collaboratif dont Bruno Baudoin et Stéphanie Satre présentent ici, en quelque sorte en guise d'introduction, les principes et la méthode.

Deux textes très riches, l'un de Philippe Leveau sur le contexte historique, sociologique et culturel de *Caesarea*, l'autre de Michèle Coltelloni-Trannoy et de Philippe Leveau sur les inscriptions elles-mêmes, constituent ensuite un très précieux apport à la connaissance de ce royaume si particulier, même par rapport aux royaumes analogues – on songe notamment à Hérode et à sa capitale homonyme de *Caesarea*.

La première contribution, de grande ampleur (p. 21-86), « Aux origines des collections épigraphiques et archéologiques : *Caesarea*, *Ivbae Regia* et les *Basileia* des rois de Maurétanie », fait le point sur ce que l'on sait du royaume de Juba II et de sa capitale. Le royaume de Maurétanie a depuis longtemps retenu l'attention des chercheurs, français en particulier – mentionnons seulement ici St. Gsell – et des rappels historiographiques très bienvenus retracent le développement des travaux menés sur Cherchell, jusqu'au livre essentiel du même Ph. Leveau (*Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, CEFR 70, Rome, 1984). Mais surtout ce dernier revient de manière détaillée et très précise, en dépit des difficultés, sur les projets d'urbanisme du souverain, donc sur l'organisation de la ville à l'époque royale, sur les constructions palatiales et tous les édifices qu'il est possible de mettre en rapport avec elles et sur tout ce qui a pu en être repéré jusqu'à aujourd'hui : l'un des conclusions de cette étude, essentielle, est précisément « la pluralité des lieux auliques », avec

chacun un ensemble complexe d'aménagements, appuyés sur des parcs à la manière hellénistique. L'auteur remet en place également, de manière tout aussi soigneuse, les découvertes de sculpture là où elles ont été retrouvées dans la ville moderne, c'est-à-dire que, pour partie au moins il les remet en situation dans les monuments antiques. Par-là, il donne une autre dimension au catalogue de Christa Landwehr qui se plaçait avant tout sur le plan de l'histoire de l'art.

C'est une image impressionnante de la capitale royale qui se dessine, dont les contours s'esquissaient certes déjà auparavant, mais de manière un peu floue, et qui sont désormais, au terme de cette belle analyse, bien plus précis, mettant en évidence un véritable projet politique de la part de Juba II. À côté de la capitale de la province romaine, on mesure plus clairement l'importance de la ville royale et l'originalité du royaume maurétanien n'en est que plus évidente. Tous les éléments étaient au fond déjà présent, mais il appartenait à Ph. Leveau de les rassembler et d'en faire un tableau unitaire. Le gain, sur le plan historique est remarquable.

C'est avec Michèle Coltelloni-Trannoy que le même auteur partage un second chapitre tout aussi dense sur le corpus épigraphique lui-même : « La constitution du corpus. Son apport à la connaissance du royaume de Maurétanie et de la population de sa capitale » (p. 87-115). Une série de contributions explore les différents aspects de ce dossier : historiographique, c'est-à-dire une mise en perspective des études sur les inscriptions de Cherchell depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et les vicissitudes de leur conservation, plus proprement épigraphiques, les choix qui ont été faits par les éditeurs du présent volume et l'organisation du classement, scientifique enfin et surtout.

Mais ce chapitre n'est pas seulement technique. La provenance de beaucoup de ces inscriptions, en grande partie funéraires, mais aussi avec plusieurs dédicaces aux souverains, en effet reste inconnue, certaines ayant fait l'objet d'un emploi déjà dans l'Antiquité. Mais c'est l'occasion pour Philippe Leveau d'enquêter sur les nécropoles d'époque royale et sur les sanctuaires à Saturne, c'est-à-dire sur leur localisation, et pour les deux auteurs de revenir sur les caractéristiques des inscriptions et la manière de les dater, qu'elles soient latines ou grecques, en croisant des données internes, la paléographie notamment et les formulaires, avec des comparaisons ailleurs dans le monde méditerranéen ; les représentations humaines qui apparaissent sur certaines d'entre elles sont également mises à contribution, ainsi que des éléments plus spécifiquement archéologiques comme leur typologie. Mais il s'agit avant tout, en précisant ainsi la chronologie, de mieux définir la société de *Caesarea* à l'époque royale et d'identifier, suivant la formule même des auteurs, ses « composantes culturelles » : c'est un des intérêts majeurs de ce livre que de restituer, au moins en partie, l'image d'une société complexe, multi-culturelle pour reprendre une formule à la mode, ou plus simplement mixte, mêlant des éléments latins, hellénophones et un héritage punique et numide, évidemment très présent à *Caesarea*.

C'est cet objectif qui justifie pleinement le titre de l'ouvrage, qui pourrait surprendre pour un recueil d'inscriptions. Mais les choix faits ici, qui vont à l'encontre du classement habituel des recueils épigraphiques permettent de tirer le meilleur parti des 189 textes qui constituent le gros du volume (p. 119-326), accompagné de tout l'appareil critique qui s'impose, bibliographie, concordances, index : souvent banals en eux-mêmes, mais traités de manière approfondie par les spécialistes auxquels ils ont été confiés en fonction de leur contenu et de la langue dans laquelle ils sont rédigés, ils contribuent à recréer l'image de cette société, de son héritage culturel et tous eux qui gravitaient d'une manière ou d'une autre (esclaves, affranchis, etc.) autour des souverains. Le but que s'étaient fixé les éditeurs de ce livre est donc parfaitement rempli : l'ouvrage, première pierre d'une plus vaste entreprise, contribue puissamment à préciser les contours, culturels notamment, de ce royaume original. C'est un apport majeur à l'histoire politique et culturelle du monde méditerranéen à l'époque augustéenne et dans les premières décennies du I<sup>er</sup> siècle. »